

et des paroles que vous m'aurez inspirées pour l'utilité de vos serviteurs. Donnez-moi ce que vous savez agréable que je vous offre; car je suis pauvre et misérable, et vous répandez vos richesses sur tous ceux qui vous invoquent. Préservez mon esprit et

ma langue de toute erreur et de tout mensonge. Que vos saintes Écritures soient toujours mes chastes et innocentes délices. Que je ne sois point trompé en elles, et que je ne trompe point les autres par elles. (S. Aug. Conf. L. XI, c. 2.)

RÈGLES POUR L'INTELLIGENCE DES SAINTES ÉCRITURES.

Jésus-Christ est la fin de la loi. Il est figuré et prédit dans les événements et les prophéties de l'Ancien Testament. Rom., X, 4; 1 Cor., X, 5, 6, 9 et 11.

Rien n'est plus vrai que ce que nous avons appris de l'Apôtre saint Paul, que Jésus-Christ est la fin de la loi; qu'il est prédit et figuré dans tout l'Ancien Testament; que les prophètes n'ont eu que lui en vue; et que l'on n'entend pas les Écritures qui l'ont précédé, si l'on ne l'y découvre partout, et si l'on se contente d'une interprétation qui ne conduise pas jusqu'à lui.

Dangereuse erreur de regarder les applications que les apôtres font de l'Ancien Testament à Jésus-Christ comme de simples convenances.

C'est un erreur, ce me semble, d'une très-dangereuse conséquence, que de penser que l'application que saint Paul fait à Jésus-Christ de plusieurs passages de l'Ancien Testament n'est pas conforme au sens véritable de ces passages; mais qu'elle n'est qu'une simple convenance, semblable à peu près à des citations tirées des auteurs profanes, qui ont des objets très-différents dans le premier et le second usage, mais qui sont transportées du premier qui était le naturel, au second qui est étranger, par une application arbitraire.

Si cela est, saint Paul n'a pas entendu le vrai sens de l'Écriture; ses preuves n'ont rien de solide; il attribue au Saint-Esprit, qui a parlé par les prophètes, une intention qu'il n'a point eue; il a vu Jésus-Christ où il n'était point; il nous trompe, en nous citant des témoins qui déposent tout autre chose; il abuse des Écritures en les détournant à des sens arbitraires; et il nous apprend par son exemple à les tourner comme il nous plait, sans nous mettre en peine, non plus que lui, si nous allons jusqu'à la vérité, ou si nous sommes seulement éblouis par l'apparence et par la seule conformité des expressions. Il ne mérite plus d'être cru sur sa parole, puisqu'on peut se défier de son exactitude et de son discernement, et qu'on peut même nier ce qu'il avance, et être mieux instruit que lui du sens de

l'Écriture. Il rend suspectes les preuves les plus certaines, par le mélange de celles qui ne concluent rien, n'avertissant jamais de la différence qui est entre elles; ne donnant point de règles pour les discerner; et fondant également sur toutes la doctrine et la morale chrétienne. En un mot, il n'est plus un homme inspiré, un homme divin, un homme instruit par Jésus-Christ même, et son Évangile n'est point la parole de Dieu, s'il cite comme vrai, comme inspiré, comme divin, comme la parole de Dieu, ce qui n'est qu'une imagination humaine et une convenance purement extérieure, et sans aucun solide fondement dans l'Écriture. Car il n'y a point de milieu entre ces deux propositions: Saint Paul voit le véritable sens des endroits qu'il cite; saint Paul ne le voit pas. S'il le voit, pourquoi en doutons-nous? S'il ne le voit pas, pourquoi le regardons-nous comme un homme en qui Jésus-Christ parle, et dont tous les discours sont exactement vrais?

On aurait dû se convaincre par l'autorité du premier des apôtres, que l'Écriture étant vraiment divine, ce n'est point par une interprétation humaine qu'elle doit être expliquée. Vous devez vous persuader avant toutes choses, dit-il, que nulle prophétie de l'Écriture ne s'explique par une interprétation particulière. Car ce n'a point été par la volonté des hommes, que les prophéties nous ont été anciennement apportées; mais s'en est par le mouvement du Saint-Esprit que les saints hommes de Dieu ont parlé (II Pierre, I, 20, 21). Le moyen donc le plus sûr pour entendre les prophètes est de consulter les apôtres, à qui Jésus-Christ a révélé ce qu'il y a de plus caché dans les Écritures, en leur communiquant le même Esprit qui a parlé par les prophètes (Luc, XXIV, 45), et en les rendant eux-mêmes plus que prophètes, aussi bien que saint Jean (Jean, XX, 22).

OBJECTION. — Plusieurs des applications que fait saint Paul paraissent peu naturelles.

Mais si l'on considère plusieurs des preuves et des citations de l'Apôtre, elles paraissent dans les lieux d'où il les tire, avoir un autre sens plus simple, plus

naturel, plus lié avec ce qui précède et ce qui suit; et l'on a beaucoup de peine à les concilier avec le texte original, à l'égard duquel elles semblent étrangères et forcées. Voilà, dit-on, ce qui nous porte à ne les regarder que comme de simples convenances qu'il ne faut examiner, ni prendre à la rigueur.

réponse. — Il suffit de savoir que le Saint-Esprit a donné à saint Paul l'intelligence des véritables sens de l'Écriture.

Mais ceux qui parlent ainsi, sont-ils prophètes? Sont-ils apôtres? Est-ce à eux que la clé de la science a été confiée? Est-ce à eux que Jésus-Christ a ouvert l'Esprit, et a donné l'intelligence pour entendre les Écritures? Est-ce sur eux qu'il a soufflé, pour leur communiquer l'Esprit saint qui a parlé par les prophètes? Est-ce sur eux qu'il l'a répandu avec plénitude, au jour de la Pentecôte? Ont-ils été envoyés aux nations pour les instruire du grand mystère de Jésus-Christ, caché dans tous les siècles et manifesté par l'Évangile? Savaient-ils mieux ce que les prophètes ont pensé, que l'Esprit même qui les a instruits? Est-il bien étonnant qu'ils ne découvrent pas sous la surface de la lettre, les profondeurs que la sagesse divine y a cachées, et qu'elle a révélées à ses apôtres?

Au lieu de conclure témérairement que le sens attribué par saint Paul, ou par un évangéliste, à quelques passages de l'Ancien Testament, n'est pas le vrai, parce qu'il paraît moins simple et moins naturel qu'un autre, qu'on croit être le littéral: on devrait au contraire tirer cette conséquence, que le sens qui s'offre d'abord à l'esprit, et qui paraît conforme à la lettre, n'est ni le plus vrai, ni le plus important, puisque saint Paul en découvre un autre plus sublime, plus conforme aux desseins de Dieu, plus essentiel à l'Écriture, plus certainement compris dans la révélation.

Et en effet, rien ne doit rendre un habile théologien plus circonspect et plus réservé, dans les endroits même qui paraissent n'être susceptibles que d'un sens historique et purement littéral, que de voir plusieurs endroits semblables, pleins de richesses et de mystères. Lorsque saint Paul les explique par une lumière divine, quoiqu'ils paraissent fort simples avant que cet apôtre eût été découvert les profondeurs.

Exemples d'endroits fort simples où saint Paul découvre de grandes profondeurs. I. Melchisédech.

Qui de nous, par exemple, eût songé qu'il y eût autant de mystères dans le silence de Moïse sur la généalogie de Melchisédech et sur la manière imprévue dont il l'introduit dans l'histoire d'Abraham (Gen., XIV, 18, 19 et 20), et le fait ensuite disparaître, que saint Paul en a remarqué dans l'Épître aux Hébreux (Héb., VII, 5)? Mais rien n'était plus propre à servir de figure au Fils éternel du Père, qui n'a ni commencement, ni fin, et dont on ne peut marquer ni ce qui le précède, ni ce qui le suit (Ib., VII, 25, 24); dont le sacerdoce est unique, perpétuel, immuable,

sans successeurs, indépendant de la loi de Moïse (Héb., VII, 9, 18), supérieur au ministère de Lévi (Ibid., 6); qui bénit le fidèle Abraham, le dépositaire des promesses et en qui toutes les nations devaient être bénies; qui est en même temps prêtre du Trés-Thron, et le roi de justice et de paix (Ibid., 3); qui ne règne que par son sacerdoce, et qui n'est prêtre que pour régner.

Selon notre sagesse, c'était une faute contre l'histoire d'avoir omis des circonstances qui paraissent essentielles; mais notre sagesse comparée à celle de Dieu n'est qu'une folie; et ses pensées sont plus éloignées des nôtres que le ciel ne l'est de la terre.

II. Moïse quittant la cour de Pharaon.

Sans le secours de saint Paul, qui se fit imaginé sur ce peu de paroles que l'Exode dit de Moïse: *Lorsqu'il fut devenu grand, il sortit pour aller voir ses frères* (Exode, II, 11; Act., VII, 25), qu'il avait quitté le palais du roi d'Égypte, et renoncé à la qualité de son fils et son héritier, pour avoir part aux opprobres de Jésus-Christ plus précieux à son égard, que tous les trésors de l'Égypte (Héb., XI, 24 et 25)?

III. Du tabernacle.

Qui aurait découvert dans la disposition du tabernacle, dans la défense d'y entrer excepté une seule fois l'année, dans le commandement exprès d'y porter le sang d'une hostie immolée pour tous les péchés anciens du peuple: qui de nous, dis-je, y aurait découvert ce que l'Esprit de Dieu en a manifesté à saint Paul? On en verra une partie dans la règle IX.

IV. Voie de Moïse.

Nous nous serions contentés de la raison que l'histoire nous rend du voile que Moïse mettait sur son visage en parlant aux Juifs pour tempérer l'éclat qu'y laissaient les entretiens familiers qu'il avait avec Dieu (Exode, XXXIV, 29, 35), et qu'il était en parlant au Seigneur, si saint Paul ne nous en avait appris une autre infiniment plus sublime et plus prophétique? Cet apôtre nous montre dans l'Épître aux Corinthiens (II Cor., III, 15, 14, 15 et 16), que ce voile était une image de l'aveuglement des Juifs, qui refusaient opiniâtrement de reconnaître le Messie et ses mystères dans la lecture de l'Ancien Testament; et sur le cœur desquels ce voile devait toujours demeurer, jusqu'à ce qu'ils se tournassent vers Jésus-Christ par qui seul il peut être levé.

Il faut avoir ses yeux pour discerner ce que l'histoire nous cache sous sa surface; et ce n'est pas à des hommes environnés de ténèbres à décider ce que l'Esprit de Dieu a renfermé dans ses Écritures et à opposer à son apôtre élevé jusqu'au troisième ciel des raisonnements humains comme plus sûrs et plus justes que sa révélation.

OBJECTION. — Le sens immédiat ne sera donc compté pour rien et il faudra recevoir toute sorte d'allégories.

Mais si cela est, dira-t-on, le sens littéral doit être

compté pour rien, tous les sens où l'on croira voir Jésus-Christ doivent être reçus, quoiqu'ils paraissent souvent forcés et étrangers au sujet; il faudra écouter avec respect des conjectures froides, mal concertées, comprises de l'auvent historique en partie, et en partie mystiques; et par là on sera conduit à ne plus rien entendre dans les saintes Écritures, parce que sous le prétexte d'y chercher Jésus-Christ, il sera permis à tout le monde d'y dériver ses pensées comme des révélations, et que la liberté étant égale, les uns détruiront ce que les autres auront établi, et ramèneront ainsi l'incertitude et l'ignorance.

RÉPONSE. — Précautions nécessaires pour déterminer les sens.

Ce sont là des conséquences fausses et injustement tirées d'un principe qui ne peut être contredit sans impiété. Il y a une grande différence entre cette vérité essentielle à la religion: Jésus-Christ est la fin de la loi et l'unique objet des prophéties; et cette conséquence: donc tout le monde a reçu la lumière nécessaire pour le découvrir dans tous les endroits de l'Écriture où il est parlé de lui. On conclut mal des deux côtés, ou en assurant que si Jésus-Christ est prédit partout, on doit le voir partout; ou que si on ne le découvre qu'en certains endroits, il n'est aussi prédit et figuré que dans les lieux où on le découvre.

C'est l'occupation la plus douce et la plus sublime d'un théologien, que de chercher Jésus-Christ dans les livres saints; mais il ne lui est pas permis de donner ses conjectures comme des vérités certaines, à moins qu'il n'en apporte de solides preuves. Il doit toujours commencer par établir le sens littéral, en donner une explication suivie, éclaircir les difficultés qui l'embarrassent, et ne passer à un autre plus spirituel et plus élevé, qu'après lui avoir préparé dans le premier le fondement qui le doit soutenir.

La lettre peut avoir deux sens: l'immédiat et le prophétique.

J'appelle le premier sens immédiat et le second prophétique. L'un et l'autre, s'ils sont vrais et conformes à la pensée des écrivains canoniques, sont fondés dans la lettre; et le second est presque toujours plus littéral que le premier, parce que c'est celui que le prophète a eu principalement en vue, et par rapport auquel il a mesuré et concerté toutes ses expressions, afin qu'elles y conduisissent, en paraissant le cachier.

Les sens immédiat est celui qui s'offre le premier, et sert de voile au second, et il y prépare.

Le second n'est pas contraire au premier; il le suppose, mais il l'ennoblit. Les objets de l'un et de l'autre sont différents, mais avec de grands rapports. Les expressions de l'Écriture conviennent à tous les deux, mais beaucoup plus au second.

Sens immédiat des livres historiques. Manière de le traiter.

Dans les livres historiques de l'Écriture, comme

la Genèse, l'Exode et les autres de même genre, le sens immédiat est celui de l'histoire même dont il faut expliquer le fond, les circonstances, les motifs, et ménager avec soin tout ce qui peut conduire à un sens plus élevé, mais sans en prévenir le temps, et sans le découvrir avant que le premier ait toute sa perfection.

Sens immédiat des livres prophétiques. Manière de le traiter.

Dans les livres prophétiques, comme Isaïe, Job, les Psaumes et les autres semblables, c'est la prophétie temporelle qui est le sens immédiat: et c'est une prophétie plus élevée, plus importante, plus liée avec le salut des hommes, qui est le second sens. Il faut commencer par la prophétie temporelle, en lever toutes les difficultés, dissiper les obscurités du texte, marquer les événements prédits, leur temps, leur accomplissement, et observer avec soin tous les vestiges d'une autre prophétie plus spirituelle, et plus digne de l'attention des hommes, qui sont mêlés avec la première. On réunit tous ces vestiges, après avoir expliqué le premier sens; et l'on fait voir que le prophète a voulu dire quelque chose de plus grand que ce qui paraît d'abord, parce qu'il y a mêlé certains traits qui ne se peuvent rapporter à la prédiction temporelle, et qui ont une liaison secrète avec un événement d'un ordre supérieur.

Continuer chacun des sens, sans les mêler ni les confondre l'un avec l'autre.

Lorsqu'un interprète a de l'exactitude, il ne fait point un mélange du sens immédiat et du sens prophétique. Il ne compose point une seule interprétation de parties de différents genres, et il ne passe point de la lettre à l'esprit, sans avoir donné à la lettre un sens continu et suivi: comme il ne revient point du sens prophétique ou spirituel au littéral, par l'impuissance de le continuer sans ce retour. Il n'y a rien qui soit plus capable de faire perdre à l'Écriture sainte la majesté qu'elle doit conserver partout, que cette bigarrure de sens imparfaits et mutilés, qui sont unis arbitrairement malgré leur différence, et qui ressemblent à des habits composés de pièces de différentes couleurs, plus capables de déshonorer ceux qui les portent, que de les couvrir avec décence.

Difficulté d'y réussir.

Je sais que le travail est grand, quand on ne veut point suppléer ce qui manque à l'un des sens, par ce qu'on emprunte de l'autre, et qu'on trouve dans l'un et l'autre des obscurités presque impénétrables, quand on en veut séparer l'éclaircissement. Mais l'interprétation de l'Écriture est une étude très-sérieuse. Elle demande de grandes qualités naturelles, du savoir, de la méditation, de la piété; et avec de tels moyens on ne laisse pas de succomber presque tous les jours à son travail.

Deux sortes d'interprètes. Les uns donnent tout au sens historique, les autres au sens allégorique.

Comme la difficulté est grande, plusieurs interprètes étudent celle du sens littéral par l'allégorie; et quelques autres réduisent l'Écriture à la simple histoire et aux seules prophéties temporelles, pour ne point interrompre l'explication qu'ils en donnent, par une autre dont ils ne voient point la suite, et qui ne brille que comme un éclair au milieu de la nuit, sans qu'on puisse apercevoir ses liaisons, ni avec ce qui suit, ni avec ce qui précède.

Danger des explications purement allégoriques.

Les premiers interprètes instruisent peu, et ils accoutument les lecteurs à se contenter de leurs propres pensées, en n'approfondissant jamais rien, et à substituer à l'Écriture sainte des réflexions purement humaines.

Danger encore plus grand de la part de celles qui excellent ou qui négligent le sens allégorique.

Les autres interprètes sont plus estimés, parce qu'ils ont plus de connaissance des langues, des anciens usages, de l'histoire, des choses dont la curiosité est plus touchée que la vertu. Mais ils deviennent très-dangereux à l'égard de ceux qui les lisent sans précaution et sans être bien instruits de tout ce qui est essentiel à la religion et à la piété. Ils leur apprennent à n'estimer qu'un texte littéral, qui ne contribue rien au salut. Ils leur cachent Jésus-Christ dans tous les lieux où il serait impossible de ne le point voir, sans l'affectation qu'ils ont d'y répandre des ténèbres. Ils affaiblissent l'une après l'autre toutes les prophéties qu'ils regardent, en leur donnant un autre objet. Ils inspirent insensiblement du mépris pour les sens que les saints pères ont donnés; et (ce qui est d'une plus grande conséquence) pour les applications que les sages mêmes ont faites de certaines prophéties à Jésus-Christ. Ils avertissent froidement, après leur avoir donné un sens tout contraire, qu'elles peuvent en avoir un autre, qu'ils appellent mystique ou secret, mais qu'ils n'expliquent jamais; et après s'être mis à couvert par cette légère précaution, contre le juste reproche qu'on leur pourrait faire, de n'être ni de fidèles interprètes de l'Écriture, ni de zélés disciples de Jésus-Christ, ils continuent d'ôter à des lecteurs peu précautionnés, le reste de respect qu'ils avaient pour Jésus-Christ et pour les prophètes qui l'ont annoncé.

Exemple.

Voici, par exemple, comment Grotius explique ces paroles du neuvième chap. d'Isaïe: *Car un petit enfant nous est né, et un fils nous a été donné; il portera sa principauté sur son épaule, et il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix. Son empire s'étendra de plus en plus; et la paix (qu'il établira) n'aura point de fin. Il s'assiéra sur le trône de David, et il possèdera son royaume... depuis ce temps jusqu'à jamais* (Isaïe, IX, 6 et 7).

Il portera sa principauté sur son épaule. Cela signifie, selon cet interprète, qu'Ézéchias naîtra dans la pourpre, c'est-à-dire que son père sera roi: avantage certainement très-frivole, commun à tous les rois de Juda, et dont l'impie Achaz n'avait point été privé.

Et il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort. Cela signifie qu'Ézéchias aura de grandes vertus; que dans toutes ses affaires il aura soin de consulter Dieu: *Consultator Dei fortis*.

Le Père du siècle futur. Il faut ôter, dit l'interprète, ce mot futur, qui n'est point dans l'original; et ce qui reste signifie qu'il aura une nombreuse postérité, et qui subsistera longtemps: *Qui multos post se relicturus sit posteris, et in longum tempus*. Mais nous ne connaissons point d'autre fils d'Ézéchias que Manassés. Il était sans enfants, lorsqu'il fut malade à la mort, c'est-à-dire après la seizième année de son règne; et Manassés n'avait que douze ans, lorsqu'il lui succéda. Il y a d'ailleurs une infinité de familles juives, qui durent depuis longtemps, et en tel privilège est peu de chose: à moins qu'Abi-ad en Hébreu n'a jamais signifié que père d'une éternelle durée ou d'éternité.

Le Prince de la paix. La glose de ces mots se réduit à ceci: Prince pacifique et qui vivra en paix. Quand son règne aurait été aussi long et aussi tranquille que celui de Salomon, on n'aurait pu lui donner un aussi auguste titre. Mais l'Écriture nous apprend qu'il fut réduit à une misère incroyable, par la guerre qu'il eut avec les Assyriens et les Philistins.

Son empire s'étendra de plus en plus, et la paix (qu'il établira) n'aura point de fin. Il régnera vingt-neuf ans: voilà le sens de ces expressions magnifiques. Encore s'il avait régné cinquante-deux ans comme Ozias, ou du moins quarante comme David et Salomon!

Il s'assiéra sur le trône de David, et il possèdera son royaume... depuis ce temps jusqu'à jamais. Qu'attendez-vous que cela signifie? *Ab initio ad finem regis*; depuis le commencement jusqu'à la fin de sa vie. Il sera roi jusqu'à la mort. Mais quand il n'eût régné qu'un mois et qu'il fut mort dans la pourpre, n'en aurait-on pas pu dire autant?

Il est bon de voir dans l'endroit le plus célèbre de l'Écriture, comment des hommes ténéraires s'avisent et la réduisent à rien. On croit, parce qu'ils supposent un autre sens qu'ils n'expliquent pas, qu'ils conviennent dans le fond avec les autres fidèles; et l'on reçoit ainsi sans précaution une interprétation qui passe pour naturelle et pour conforme à l'histoire, et qui fait regarder l'autre qui a rapport à Jésus-Christ comme suggérée par une pieuse envie de le trouver partout, mais qui dans le fond n'est point nécessaire à l'intelligence du texte. On trouvera dans la suite l'explication de cette importante prophétie.

Il y a des endroits dont le sens prophétique est le seul.

Il y a des prophéties où Jésus-Christ est si clairement marqué, et par des traits qui le rendent si reconnaissable, qu'elles ne sont susceptibles que d'un seul sens, l'immédiat et le prophétique étant réunis. Tel est le psaume XXI et le chap. LIII d'Isaïe. On

chercherait en vain une autre explication; la lettre même la combat et l'exclut, et l'on imiterait l'aveuglement des Juifs, si l'on s'efforçait de la soutenir contre la lumière même du texte.

Il y a des histoires qui ne peuvent être élevées à un sens prophétique; mais elles y contribuent.

Au contraire il y a des endroits de l'histoire sainte et quelques prophéties, qui regardent ou le peuple juif ou les autres nations, qu'il serait très-difficile d'expliquer d'une autre manière que celle qui est simple et littérale. On ferait d'inutiles efforts pour y trouver Jésus-Christ directement, et sous quelque image qui lui ressemblât. Quoique toute l'Écriture n'ait que lui en vue, elle ne le signifie pas néanmoins dans toutes ses parties: comme une parabole se rapporte toute à un principal dessein et à un principal objet, sans qu'il soit nécessaire que toutes les circonstances de la parabole y aient un rapport immédiat. Quelques-unes servent seulement à la vraisemblance, à la liaison de ses différentes parties, à l'ornement. Qui voudrait les réduire toutes à un même but immédiatement, ne connaîtrait pas leur usage, et leur ferait violence. Elles s'y rapportent toutes, mais inégalement et par degrés. Quelques-unes le signifient, et les autres sont nécessaires à celles qui le signifient. Tout n'est pas harmonieux dans un luth, mais tout y est nécessaire à l'harmonie. Les cordes ne rendraient point de son si elles n'étaient tendues, mais ce qui sert à les tendre n'a point de son. Il en est ainsi de l'Écriture, selon la pensée de saint Augustin. Tout le corps retient du nom et des mystères de Jésus-Christ; mais chaque partie n'est pas retentissante. L'histoire, qui est remplie de ses figures, a besoin de liaisons naturelles pour soutenir tout ce qui la figure et le promet. La chronologie, les successions des princes, les batailles, les victoires, les événements purement temporels sont nécessaires pour unir en un seul tout et pour mettre en évidence les différentes parties qui annoncent et qui prédisent Jésus-Christ. Mais ce qui est muet par sa nature, devient retentissant par son union avec ce qui l'est. Il ne faut point attendre du son de chaque partie, mais il n'y en a point qui n'y contribue.

Il y a des mystères des prophéties d'événements temporels, qui ne paraissent point susceptibles d'un sens spirituel, mais qui servent de preuves à l'accomplissement des prophéties qui regardent Jésus-Christ.

Il faut appliquer aux prophéties ce que je viens de dire de l'histoire. Il y en a qui prédisent Jésus-Christ, les unes plus clairement et les autres avec plus d'obscurité. Il y en a d'autres qui ne servent que de soutien et d'appui aux premières. Elles sont mêlées à dessein avec celles-ci pour les autoriser et pour leur servir de preuves. Elles ne promettent pas Jésus-Christ, mais elles sont caution de la vérité de celles qui le promettent.

Isaïe, pour être cru dans tout ce qu'il dit du Sauveur, prédit beaucoup de choses qui doivent arriver dans peu d'années. Il prépare ainsi à la foi des

mystères éloignés, par l'accomplissement des détails plus prochaines; et, il ne marque en détail ce que Dieu lui révèle sur les Moabites, les Iduméens, les Égyptiens et les autres peuples, que pour convaincre les incrédules que ce que Dieu lui découvre dans un avenir reculé, n'est pas moins certain, et pour affermir l'espérance de ceux qui attendent la rédemption d'Israël. Il n'est donc pas nécessaire de chercher Jésus-Christ dans toutes les prophéties où l'on ne peut le découvrir, mais il est très-important de ne les pas séparer de celles où il est prédit, parce qu'elles ne sont employées que pour les soutenir, et que, sans Jésus-Christ, elles n'auraient eu aucune place dans l'Écriture qui ne regarde que lui.

Lorsque je dis que dans l'histoire sainte il y a des endroits où Jésus-Christ n'est pas marqué, et que, dans certains prophètes, on aurait beaucoup de peine à le découvrir, je ne prétends rien spécifier en particulier, et j'aurais tort, si je le faisais; car, la lumière que Dieu donne à ses serviteurs peut leur révéler Jésus-Christ, dans les endroits où mes ténébreux me le cachent; et un témoin qui dépose qu'il n'a rien vu, ne mérite point d'être comparé à un autre qui rend témoignage de ce qu'il voit.

Dans ces prophètes-là mêmes, il y a quelquefois des traits qui regardent Jésus-Christ qui paraissent n'avoir aucune liaison avec le reste.

Il est même très-important d'observer que, dans les prophéties qui paraissent avoir un autre objet que Jésus-Christ, parce qu'elles prédisent des événements purement temporels, il y a souvent des traits qui ont rapport à Jésus-Christ. On en remarque de tels dans presque toutes les prophéties d'Isaïe (Voyez les ch. 18, 19, 25); et il est rare qu'il en finisse aucune, sans tourner les yeux vers celui qui est son principal objet et la fin de tout ce qu'il écrit. Mais alors il ne faut point essayer d'expliquer de Jésus-Christ la prophétie entière. Elle n'est liée immédiatement à lui que par un seul point et par un retour subit; et il suffit de le remarquer.

Les figures ne sont pas toujours parfaites.

Dans les figures mêmes qui conviennent à Jésus-Christ, il ne faut pas exiger une ressemblance trop parfaite, ni vouloir ou trop presser chaque circonstance, pour y trouver quelque rapport particulier, ou chercher dans une même histoire tous les traits d'un mystère. Ce serait ignorer la différence qu'il y a entre la figure et la vérité, entre l'ombre et le corps; et ne pas se souvenir que Jésus-Christ même, dans chacun de ses mystères, est trop grand pour être représenté tout entier par un seul tableau.

Ainsi il ne convenait à aucune des figures de Jésus-Christ de mourir réellement et de ressusciter ensuite, pour ne plus mourir. Ce privilège était réservé à lui seul, comme devant avoir la primauté en toutes choses. Jésus-Christ, dit l'apôtre, est ressuscité d'entre les morts, et il est devenu les prémices de ceux qui dorment; il est le premier-né d'entre les morts, afin

RÈGLE PREMIÈRE.

Il faut voir Jésus-Christ partout où les apôtres l'ont vu.

qu'il voit le premier en tout (1. Cor., XV, 20 et 25; Col., ch. I, v. 18).

C'est pourquoi Isaac, près d'être immolé, est sauvé avant l'immolation. Joseph est jeté dans une citerne, afin qu'il y meure; mais il en est retiré avant la mort. Sa tunique ensanglantée le représente comme égorgé, mais elle est teinte d'un sang étranger. Jonas paraît enseveli dans le ventre d'une baléine, mais sans y mourir; et il en sort comme du tombeau, mais sans avoir perdu la vie. C'est assez pour des figures et des mystères. Ce serait rendre la vérité équivoque, et non la prédire, que d'avoir avec elle une ressemblance trop exacte.

Sagesse et modération nécessaires pour expliquer les Écritures.

On ne saurait croire combien il est nécessaire d'être sage avec mesure en expliquant les livres saints, et de n'aller point au delà de certaines bornes que Dieu a données à notre intelligence. Il vaudrait mieux avoir qu'on n'entend pas quelques endroits, que de couvrir son ignorance par des sens peu naturels et peu raisonnables. Il y aurait plus de mérite à dire qu'on ne sait pas comment certaines parties se lient et s'unissent, que de leur faire violence, sous prétexte de les concilier. On ferait recevoir avec plus de respect les explications qui ont rapport à Jésus-Christ, si on ne les rendait pas douteuses par beaucoup d'autres, où tout est forcé et contraint; et où rien ne paraît moins vraisemblable que ce que l'on donne pour vrai.

Il serait à souhaiter d'avoir des règles pour faire ce discernement.

Mais comment discerner les endroits où il est permis d'aller au delà de la lettre, pour y découvrir Jésus-Christ? Par quelles règles peut-on connaître si la surface le cache, ou si elle est sans mystère et sans profondeur? Sur quels principes peut-on juger de la solidité des conjectures, ou des interprétations spirituelles, pour ne point admettre celles qui sont sans fondement, et pour respecter celles qui en ont un légitime?

Ce qu'il faut entendre par Jésus-Christ.

Rien n'est plus raisonnable que ces questions: mais il y en a beaucoup de ce genre qu'il est très-difficile de résoudre. J'essaierai de le faire, et je m'estimerai très-heureux, si les réflexions que j'ai faites sur cette matière peuvent être de quelque usage. Je prie seulement d'observer que, lorsque je parle de Jésus-Christ, je comprends tout ce qu'il est, tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a souffert, tout ce qu'il a promis, tout ce qu'il a enseigné, et que je ne le sépare point de son Eglise. C'est selon cette idée qu'il est l'unique objet des Écritures; et il faudra toujours le supposer, quand il sera question de le trouver dans l'histoire sainte ou dans les prophéties.

Une règle sûre et infallible, pour découvrir Jésus-Christ, est de prendre pour guides les auteurs canoniques du Nouveau Testament, et de le voir partout où ils l'ont vu. C'est alors l'esprit des prophètes qui nous conduit; c'est l'esprit de Jésus-Christ qui nous le révèle. Nous ne sommes point en peine, par exemple, de savoir quelle est la Vierge dont parle Isaïe, chap. VII, ni quel est ce Fils qui doit avoir le nom d'Emmanuel. S. Matthieu nous l'a dit, et il nous a mis en main la clé pour interpréter un chapitre plein d'obscurités, et plusieurs autres qui le suivent, et qui sont couverts d'aussi épaisses ténèbres. Nous ne pouvons nous tromper, en cherchant Jésus-Christ sous ces sombres voiles. Il faut seulement prendre garde à conserver la vérité de l'histoire et des événements temporels, qui couvrent une plus auguste prophétie. Il faut tirer le rideau et non le déchirer.

RÈGLE II.

Regarder Jésus-Christ comme visible, lorsque certains caractères, qui ne peuvent convenir qu'à lui, le désignent.

Une seconde règle est d'apercevoir Jésus-Christ dans les Écritures, lorsque certains caractères, qui ne peuvent convenir qu'à lui, le désignent et le montrent. Sans cela, il faudrait rabaisser ses augustes qualités, pour les attribuer à un autre, et faire violence au texte, pour lui donner un autre objet.

Les Juifs devaient être les dépositaires des Écritures: mais le plus grand nombre d'entre eux était indigne d'en avoir l'intelligence. Ils devaient les conserver sans les entendre, et les transmettre aux enfants, à qui les mystères, cachés aux esclaves, devaient être un jour révélés.

Le commandement que Dieu fit un jour à Isaïe (Isaïe, VI, 10), de parler aux Juifs d'une manière obscure et capable de les aveugler, de sceller le livre, d'en réserver l'intelligence pour les disciples futurs: *Ligata testimonium, signa legem in discipulis meis* (Isaïe VIII, v. 16), nous apprend que Jésus-Christ n'est point sans quelques voiles dans l'Ancien Testament. Le Juif s'arrête au dehors, et il est trompé. Le fidèle tire le rideau, et il est instruit. Plus on ressemble au Juif, moins on est clairvoyant: plus on a l'esprit de Jésus-Christ, plus on est éclairé. Mais le Juif est inexécusable de ce qu'il ajoute de nouvelles ténèbres à celles que sa foi devait dissiper: et le fidèle est récompensé du respect qu'il a pour Jésus-Christ, dans les endroits où il est moins caché, par l'intelligence de ceux où il est moins visible.

On ne doit pas espérer de le trouver dans l'Ancien Testament sans quelques voiles; mais il y en a de si clairs et de si transparents, qu'on est plus frappé de ce qui brille au-dessous que de ce qui le couvre.

Il y en a d'autres plus serrés et plus épais, qui cachent bien ce qu'ils couvrent, mais qui sont trop courts, et qui laissent paraître de certains traits qui manifestent Jésus-Christ, quoique souvent tout le reste puisse convenir à un autre.

Les exemples en sont presque infinis dans l'Écriture; et c'est principalement à ces endroits que l'attention est nécessaire. On ne voit point d'abord Jésus-Christ dans le psaume XVII, quoique S. Paul le lui attribue. Mais la foi et l'obéissance des Gentils, aussi bien que l'incrédulité et la punition des Juifs y sont prédites clairement: et ce seul trait découvre tout. C'est Jésus-Christ qui est en butte à la contradiction de sa propre nation, au milieu de laquelle il est né, et qu'il a comblée de bienfaits: *Vous m'avez délivré des contradictions de mon peuple (Ps. XVII, 44)*; et ce sont les enfants des patriarches et des prophètes qui se déshérent eux-mêmes, en renonçant hautement pour leur roi: *Les enfants étrangers m'ont menti (Ps. XVII, v. 46)*.

Mais pendant que ces perfides et ces rebelles s'opiniâtrent à nier ce qu'ils ont vu, les Gentils à qui Jésus-Christ n'avait adressé ni ses prophéties, ni ses promesses, se sont empressés de l'adorer comme leur sauveur et leur roi: *Aussitôt qu'ils ont entendu parler de lui (1b. v. 45)*. Sur la simple parole de ses apôtres, ils ont reçu, avec une foi prompte et avide, tous ses mystères et tous ses préceptes; et ils ont été prêts de répandre leur sang, pour des vérités dont ils n'avaient point été les témoins: *Vous m'avez établi le chef des nations; le peuple que je ne connaissais point m'a servi; il m'a obéi, aussitôt qu'il a entendu parler de moi (1b. v. 44 et 45)*.

Mais il a terriblement puni l'ingratitude et l'infidélité des Juifs: il les a arrachés de la terre de leurs pères, et les a dissipés par tout l'univers, comme de la poudre qui ne fait plus un corps, et dont les parties n'ont plus de liaison; il les a foulés aux pieds comme de la boue, en les rendant l'opprobre des nations; et il les a déracinés, en les accablant par tout le poids d'une dure servitude: *Je les ai brisés et dissipés, comme le vent chasse la poussière. Je les ai écrasés et foulés aux pieds, comme la boue des rues (Ps. XVII, v. 45)*.

Plusieurs ne voient que les victoires de Judas Machabée sur les Iduméens, dans le chap. I. XIII d'Isaïe: mais ces termes magnifiques: *C'est moi qui annonce la justice, et qui viens pour défendre et pour sauver (Isaïe LXIII, 1)*, renferment deux qualités qui découvrent le véritable sauveur et l'auteur de la véritable justice, et font disparaître celui qui n'était que sa figure.

On reconnaît tout d'un coup le Fils de Dieu dans la peinture qu'en fait Isaïe, chap. IX et chap. XI et les suivants (chap. IX, v. 6; chap. XI, v. 1), quoique le prophète paraisse parler d'un fils dont la naissance est liée avec des événements très-prochains, et même avec l'histoire de son temps, qui servent de voile à sa prophétie. Voici ses paroles: *Un petit*

enfant nous est né, et un fils nous a été donné. Il portera sa principauté sur son épaule; et il sera appelé, l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix. Son empire s'étendra de plus en plus; et la paix (qu'il établira) n'aura point de fin. Il s'assiera sur le trône de David, et il possèdera son royaume, pour l'affermir, et le fortifier dans l'équité et la justice, depuis ce temps jusqu'à jamais (Isaïe, IX, v. 7 et 8).

UN PETIT ENFANT NOUS EST NÉ, ET UN FILS NOUS A ÉTÉ DONNÉ. IL PORTERA SA PRINCIPAUTÉ SUR SON ÉPAULE. Il naîtra enfant: mais il n'attendra ni l'âge, ni l'expérience pour régner. Il n'aura besoin ni d'être reconnu par ses sujets, ni d'être aidé par ses armées à soumettre les rebelles. Il sera lui-même sa force, sa puissance, sa royauté; et tous ses sujets seront sa conquête. Il sera infiniment différent des autres rois, qui ne peuvent l'être, s'ils n'ont un état qui les reconnoisse, et qui retombe dans la condition d'un homme privé, si leurs sujets refusent de leur obéir. Leur autorité ne tire point d'eux son origine ni sa durée: mais l'enfant qui naîtra, lors même qu'il paraîtra avoir besoin de tout, et n'être capable d'aucun commandement, portera seul tout le poids de la majesté divine et de l'autorité souveraine. Il soutiendra tout par son efficace et sa puissance; et la croix, qu'on lui mettra sur les épaules, deviendra la marque la plus éclatante de sa royauté, et l'instrument par lequel il se soumettra toutes choses. C'est ainsi que parlent S. Jérôme, S. Cyrille, Théodoret, Tertullien. ET IL SERA APPELÉ L'ADMIRABLE, LE CONSEILLER, ETC.

Le Messie n'aura pas tous ces noms, mais il aura tout ce qu'ils signifient. Il sera un prodige lui-même, et le sujet de l'étonnement de tous les esprits. Aucune intelligence créée ne pourra comprendre sa charité. Son humilité sera aussi surprenante que son amour. On ne sondera jamais le secret impénétrable de l'union de la divinité avec notre nature. Plus on étudiera sa vie, mêlée de grandeur et d'infirmité; digne de la sainteté d'un Dieu, et accessible néanmoins aux pécheurs; capable de forcer les démons à l'adorer comme Fils de Dieu, et capable de les aveugler jusqu'à le faire mettre en croix; plus on sera effrayé de la profonde sagesse qui a su unir des extrémités si contraires en apparence. Mais l'étonnement deviendra encore plus grand quand on considérera combien tous les moyens qu'il a choisis pour triompher du monde et pour acquérir son royaume paraissent opposés à ses desseins; et combien cependant ils étaient conformes à sa puissance, à la justice divine, à sa bonté, à notre conversion, à notre consolation, à nos besoins, à notre exemple.

LE CONSEILLER.

Il viendra éclairer les aveugles dont leurs ennemis se jouent. Il viendra consoler ceux qui sont dans la captivité et la misère. Il apprendra à ses sujets à devenir justes et heureux. Il leur découvrira, comme à ses amis, les volontés de son Père. Il les fera

à la sagesse et à la vertu, comme ses enfants. Il se rendra leur modèle en tout; et ils n'auront qu'à étudier sa conduite, pour savoir ce qui mérite d'être aimé et ce qui doit être haï. Il n'enseignera point avec hauteur, comme ceux qui ont occupé la chaire de Moïse. Il ne se contentera pas de parler aux oreilles; il établira sa chaire dans le cœur même de ses disciples. Il animera ses conseils d'un esprit de vie, qui ressuscitera les morts; et il ne voudra régner sur ses propres sujets que par la vérité, la sainteté et la justice, c'est-à-dire par sa miséricorde et son amour.

DIEU.

Il sera si humble, si appliqué à se cacher, si attentif à guérir l'orgueil de l'homme par ses abaissements, qu'il faut que les prophètes avertissent qu'il sera dans l'obscur retraite de Nazareth, et dans les plus grandes ignominies qui termineront sa vie, le Dieu unique, le Dieu suprême. Son égalité avec son Père ne sera point une usurpation. La divinité pleine et entière résidera en lui en corps, c'est-à-dire sans division et sans partage. Elle éclatera au dehors, non seulement par les miracles, mais encore par une humilité et par une patience, dont un Dieu seul peut donner l'exemple. Mais elle ne se dévoilera pleinement qu'après avoir trompé le père de l'orgueil et du mensonge, par une faiblesse apparente. Elle montrera à ce dragon insatiable une proie qui l'attraira: mais, après qu'il aura dévoré la vie, il sentira combien la blessure qu'il en aura reçue sera profonde, et, avec quelle imprudence, il l'aura introduit dans ses prisons le libérateur de tous les captifs.

LE FORT.

Sa force, quoiqu'infinie, ne refusera pas de s'affaiblir pour nous; et ce sera par cet affaiblissement volontaire qu'il s'assujétira tout l'univers. Car toute la force humaine, en comparaison de l'affaiblissement d'un Dieu, n'est qu'une présomptueuse impuissance. Il fera servir ce qui est le plus contraire à la force, selon l'opinion des hommes, à l'établissement de son empire. Un roseau, une couronne d'épines, une honteuse flagellation, les dérisions les plus indignes, une croix insultée par tout le monde, seront les armes de ce Dieu puissant. On n'entendra parler qu'en tremblant de ses humiliations. On se prosternera devant sa croix. Et, un jour, quand le ciel et la terre seront réunis en un seul spectacle, aussi bien que tous les hommes et tous les siècles, il n'y aura point de genou qui ne fléchisse devant celui qui n'a voulu employer que sa faiblesse pour s'assujétir toutes choses.

LE PÈRE DU SIÈCLE FUTUR OU DE L'ÉTERNITÉ.

Sans lui, tout le fruit de la création était perdu pour nous; et les biens du siècle futur, que Dieu réserve à ses amis, auraient été à notre égard comme s'ils n'étaient point. Mais la naissance du Fils prédit

par Isaïe ouvre un siècle nouveau, et devient l'origine d'une création nouvelle. Elle commence maintenant par sa grâce, et elle sera un jour parfaite, quand nous ne serons plus à Adam. Le corps que nous en avons reçu sera détruit, et ce sera de Jésus-Christ seul que nous recevrons le corps qui ressuscitera. Il changera une maison de terre en une maison céleste et éternelle. Il sera lui-même et la cause, et le modèle de la gloire dont nos corps seront revêtus. Toutes les anciennes liaisons seront abolies. Il n'y aura plus qu'un seul père; et sa famille immortelle n'aura besoin que de lui, pour subsister dans toute l'éternité.

LE PRINCE DE LA PAIX.

Non seulement son règne sera tranquille, mais il n'y aura de paix et de tranquillité que dans son royaume. Il sera le Dieu de la paix, et ce sera par lui seul qu'on sera réconcilié avec son Père, rétabli dans la société des saints, délivré des divisions dont la cupidité est le principe. Cette paix commencera sur la terre et sera parfaite dans le ciel. La charité et la vérité se termineront à l'unité. Il sera tout en tous. Il sera un seul corps et un seul esprit avec tous les saints. Et, comme il est une même chose avec son Père, il sera avec lui un seul roi; et le royaume qu'il lui remettra, père de l'orgueil, après que l'orgueil et du mensonge, par une faiblesse apparente. Elle montrera à ce dragon insatiable une proie qui l'attraira: mais, après qu'il aura dévoré la vie, il sentira combien la blessure qu'il en aura reçue sera profonde, et, avec quelle imprudence, il l'aura introduit dans ses prisons le libérateur de tous les captifs.

sera la paix et l'unité même. *Admirabilis, in nativitate; Consiliarius, in predicacione; Deus, in operatione; Fortis, in passione; pater futuri sæculi, in resurrectione; Princeps pacis, in perpetua beatitudine.* Jésus-Christ est l'Admirable, dans sa naissance; le Conseiller, dans la prédication de l'Évangile; Dieu, dans son opération; le Fort, dans sa passion; le Père du siècle futur, dans sa résurrection; le Prince de la paix, dans la félicité éternelle (S. Bern., ser. 15 de Diversis).

Un peu de réflexion suffit pour voir qu'un tel caractère ne peut convenir à Ezéchias ni à aucun autre prince, et que Jésus-Christ est trop visiblement peint par tous ces traits, pour l'y méconnaître.

RÈGLE III.

Lorsque les expressions de l'Écriture sont trop magnifiques pour le sujet qu'elles paraissent regarder, c'est une preuve qu'elles ont un objet plus auguste.

Lorsque les expressions de l'Écriture sont trop fortes, trop générales, trop augustes, et qu'elles sont exagérées par rapport au sujet qu'elles paraissent regarder, c'est une règle sûre qu'il y en a un autre que le Saint-Esprit a en vue à qui toutes ces expressions conviennent exactement, et par rapport auquel elles sont plutôt trop faibles qu'exagérées. Car la parole de Dieu est celle de la vérité; c'est un or purifié jusqu'à sept fois. On ne peut y trouver rien de défectueux ni de superflu. Elle est la règle des discours les plus exacts et les plus précis; et dès qu'on y croit voir de l'excess, c'est une marque que l'on ne l'entend point, et qu'on lui substitue un objet étranger. Il est indigne de supposer que l'Écriture ait be-

soin de l'indulgence des lecteurs, et qu'elle attende leur équité qu'ils veuillent bien l'expliquer favorablement, et prendre ses expressions en bonne part. C'est une espèce d'irrégularité de soupçonner l'Esprit de vérité d'aller ordinairement au delà du vrai, de lui imputer un langage excessif et outré, et de trouver celui des hommes communément plus modéré et plus sage.

L'usage de cette règle est d'une très-grande étendue. Elle est la clé de plusieurs passages dont les esprits superficiels sont blessés, parce qu'ils n'en connaissent pas le véritable sens. Elle conserve à l'Écriture le respect qui lui est dû. Elle découvre, non par de simples conjectures, mais par une démonstration sensible, l'Évangile et les véritables biens cachés sous des promesses qui ne sont vraies qu'en un sens spirituel, qui dès lors est l'unique, puisqu'il est le seul qui soit exactement conforme aux expressions de l'Écriture.

EXEMPLES.

On sait tout ce qu'Isaïe avait prédit du retour des Juifs captifs à Babylone (*Isaïe*, XIV, 4, et XLI, 18, et XLIII, 19). Les chemins devaient être aplanis devant eux, les vallons comblés, et les montagnes rasées; les cèdres et les autres arbres capables de donner de l'ombre, le myrte et les arbrisseaux d'une agréable odeur, devaient naitre sur leur route; les fontaines et les ruisseaux devaient couler dans le désert à leur passage. Il avertit qu'ils n'auraient ni faim ni soif; que la chaleur et le soleil ne les brûleraient plus; qu'ils méneraient captifs leurs vainqueurs, qui les suivraient les fers aux pieds, et se prosternerait devant eux; qu'ils reviendraient avec toute la pompe et l'appareil d'un triomphe, parmi les cris de joie, sur des chars et dans des litières; qu'ils seraient nourris de la mamelle des rois; que les reines seraient leurs nourrices; et que les princes, devenus leurs nourriciers, les adorerait en se prosternant le visage contre terre, et en baisant la poussière de leurs pieds; qu'enfin Dieu multiplierait si fort les prodiges pour le retour de son peuple, que leur éclat et leur nombre effaceraient la mémoire de tous les miracles passés.

Il ne paraît pas que rien de tout cela soit arrivé. Nous avons la relation de leur voyage dans les livres d'Esdras et de Néhémie, où tout s'est passé sans merveilles; où l'assistance de Dieu s'est cachée sous des moyens humains. Il faut donc nécessairement que les expressions d'Isaïe aient un autre objet que le retour de Babylone à Jérusalem, et qu'il ait prédit sous ces figures la liberté et les biens que Jésus-Christ nous a procurés.

Le même prophète déclare que tout le peuple qui retournera de la captivité sera un peuple de saints, une assemblée de justes, une troupe d'élus, une nation bénie, une race choisie et rachetée par le Seigneur, un reste précieux purifié par le feu, de toutes ses iniquités, et lavé pour toujours de ses souillures;

une école de disciples fidèles de la vérité, d'où l'erreur sera bannie pour jamais, et où les enfants seront instruits par le Seigneur même, et le comblent tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand.

Il assure que Jérusalem, où cet heureux peuple fera son séjour, sera appelée la cité du juste, la ville fidèle, la demeure recherchée et chérie du Seigneur, où il prendra ses délices; qu'elle sera une ville fondée dans l'équité, gouvernée par la justice, qui s'y répandra comme un débordement d'eaux; maintenue par une paix immuable, qui l'inondera comme un fleuve; parée par l'innocence et la foi, éclairée par la sagesse et par la science, défendue et gardée par la crainte du Seigneur, dont le salut couronnera les murailles, et dont la gloire du Très-Haut sera la lumière.

Mais toute cette peinture est contraire à ce que le Saint-Esprit nous rapporte de ce peuple affranchi de la captivité et de la misère. Il lui reproche dans Esdras, ses alliances sacrilèges avec toutes les nations infidèles et condamnées à l'anathème, sans en excepter une seule. Dans Aggée, il l'accuse d'indifférence pour le rétablissement du temple, pendant qu'il ne songeait qu'à ses propres intérêts, et méritait que Dieu, pour punir cette injuste préférence, rendit le ciel de bronze, frappât la terre de stérilité, et dérangât les saisons. Dans Néhémie, il condamne la profanation du sabbat et de la septième année, l'oppression de leurs frères par des usures criantes, le refus de payer les prémices et les dîmes, et de fournir à l'entretien du temple et des ministres des autels.

Dieu affecte de nous montrer ces Juifs affranchis, par tous ces endroits odieux, afin que nous ne puissions nous méprendre aux tableaux éclatants et magnifiques qu'Isaïe nous a faits des personnes qu'il devait rappeler un jour de la captivité; et que ne trouvant en ceux qui sont ici dépeints aucun des traits qu'il leur donne, nous soyons contraints de tourner les yeux vers une délivrance d'une autre servitude, infiniment plus merveilleuse dans ses moyens, plus étendue dans ses effets, plus salutaire aux captifs, et plus glorieuse au libérateur.

Les psalmes promettent souvent aux justes qu'ils ne manqueront de rien (*Ps.* XXXIII, 9 et 10; *Ps.* XXXVI presque entier), qu'ils seront toujours en état de donner, qu'ils ne seront jamais réduits à demander le nécessaire, que leur postérité sera dans l'abondance et heureuse. Les martyrs, sans parler d'une infinité d'autres justes, ont manqué de tout, et plusieurs sont morts de faim et de misère. Il est donc évident que ce n'est pas entendre les psalmes, que de les expliquer dans un sens qui est sujet à mille exceptions, même à l'égard des plus gens de bien; et que c'est déshonorer l'Écriture, que de regarder ses promesses comme pouvant être aussi souvent fausses que véritables.

Les apôtres ne nous ont point appris à l'expliquer ainsi. Un mot leur suffit pour fonder les dogmes les

plus importants. Saint Paul cite cet endroit du psalme 8 : *Vous avez mis toutes choses sous ses pieds (Ps. VIII, 8)*, comme décisif pour le règne éternel et universel de Jésus-Christ. Il n'examine point ce qui suit, qui paraît une limitation de ce pouvoir sans bornes : *Les bœufs, les bœufs, toutes les bêtes domestiques et celles qui sont sauvages; les oiseaux du ciel et les poissons de la mer.* Il insiste sur cette expression : *Vous avez mis toutes choses sous ses pieds (Héb., II, 8; I Cor., XV, 26).* Il conclut que rien n'est excepté que le Père seul, qui a soumis toutes choses à son Fils. Et l'on opposerait vainement à cet apôtre que le sens immédiat regarde l'homme, et qu'il faut réduire à de justes bornes une expression exagérée. Car, dirait-il, c'est à l'exagération même que vous avez dû constater qu'elle avait un autre objet que l'homme, et que le sens immédiat n'était ni le plus vrai ni le plus littéral.

Les deux premiers apôtres ont appliqué à Jésus-Christ resuscité, ces paroles du psalme XV : *Vous ne laisserez point mon âme dans les enfers; et vous ne permettrez point que votre saint éprouve la corruption (Ps. XV, 10);* et ils ont démontré qu'elles ne pouvaient convenir qu'à lui, selon l'exacte vérité, parce que David, selon le corps, était réduit en cencre depuis plusieurs siècles, et que son esprit avait long-temps été retenu dans les enfers comme captif. *Comme David était prophète... dans la connaissance qu'il avait de l'avenir (S. Pierre dans le II^e ch. des Actes, 30 et 31), il a parlé de la résurrection du Christ, en disant qu'il n'a point été laissé dans l'enfer, et que sa chair n'a point éprouvé de corruption. Car pour David, après avoir servi en son temps aux desseins de Dieu, il s'est endormi et a été mis avec ses péchés; et il a éprouvé la corruption (S. Paul, Act. XIII, 36).*

Ces deux apôtres nous ont appris par leur exemple, comment il faut entendre les divines Écritures. Nous devons examiner comme eux, si les expressions des prophètes ne sont pas plus fortes, plus étendues, plus sublimes, que le sens immédiat qu'on leur donne. Nous devons supposer avec eux qu'elles sont toujours exactement vraies; et que le Saint-Esprit ne couvre point de petits événements sous de magnifiques paroles. Nous devons prendre à la lettre, comme l'ont fait ici ces deux grands apôtres, tout ce qui peut être pris à la lettre, sans faire injure aux attributs de Dieu, ou à quelques vérités révélées; et nous devons conclure sans crainte, que ce qui ne convient point, selon la lettre, à David, aux prophètes, aux autres hommes dont l'Écriture semble parler, convient à Jésus-Christ proprement et directement, et ne peut être vrai que par rapport à lui.

Cette règle est nécessaire pour conserver à certaines expressions fort ordinaires dans l'Écriture, toute leur étendue. Telle est, par exemple, celle-ci, qui se rencontre presque à chaque page : *éternellement, pour toujours, dans tous les siècles.* Dieu ordonne pour toujours la circoncision, le sabbat, la célébration des fêtes judaïques, l'immolation des victimes : *Rita*

perpetuo, cultu sempiterno. Il promet qu'il conservera à jamais le sacerdoce dans la maison d'Aaron, la royauté dans la suite des descendants de David, la gloire de son nom dans la ville de Jérusalem. Cependant nous voyons toutes ces ordonnances abolies, et toutes ces promesses sans effet. C'est ce changement qui nous avertit qu'il faut chercher leur perpétuelle durée, non dans les figures qui ne sont plus, mais dans les vérités figurées qui subsisteront toujours.

Plusieurs croiraient peut-être remplir suffisamment l'étendue de ces expressions, en leur donnant une durée d'un grand nombre d'années, ou même de plusieurs siècles. Mais outre que ce serait une étrange exagération, et bien indigne de l'esprit de vérité, d'appeler éternel, ce qui n'est en effet qu'un instant, et qu'un point, en comparaison de l'éternité qui est sans bornes : les mêmes expressions paraissent souvent employées pour marquer le court espace de quelques années, ou sont forcées de les entendre dans leur propre sens, et de ne leur donner aucune limitation.

Le Psalmiste déclare que Dieu a accordé au roi une durée de jours qui s'étendra dans tous les siècles (*Ps. XX, 5*), qu'il le rendra l'objet des bénédictions éternelles (*Ibid. 7*); qu'il ajoutera années sur années (*Ps. LX, 7*), et qu'elles passeront dans la succession de tous les âges (*Ibid. 8 et 9*). Il assure qu'il demeurera éternellement dans le tabernacle du Seigneur; qu'il subsistera toujours en sa présence. Il promet de chanter éternellement des hymnes à la gloire de son nom (*Ibid. 9*), et de faire passer ses actions de grâces dans tous les siècles (*Ps. XXIX, 15*).

Aucune interprétation judaïque ne peut obscurcir ces paroles. On ne peut limiter une expression si étendue, à un petit nombre d'années qui restaient à vivre à David; et l'on ne peut lui accorder après sa mort temporelle un instant de vie, sans être obligé de reconnaître qu'il vivra toujours. Ceux qui l'accuseront d'avoir employé des termes magnifiques pour signifier peu de chose, ne croiront pas qu'il ait parlé par l'esprit de Dieu; et ce sera plutôt contre lui que contre David, que s'éleva leur témérité.

En voulant borner ces expressions, on s'expose sans y penser à ruiner les dogmes les plus importants de la religion, et à accuser de faux, sans le vouloir, l'esprit même de vérité. Un célèbre interprète, en expliquant cette promesse faite à Jérusalem, dans le psalme XLVII, *Dieu l'affermira pour l'éternité : Deus fundavit eam in aeternum*, ajoute : *spes seclitit eos : leur espérance les a trompés.* Et il rapporte l'exemple de Manassés et des autres rois de Juda menés captifs à Babylone, pour montrer que la parole du prophète n'a point été accomplie, et qu'ainsi elle ne doit point être prise dans toute la rigueur de la lettre. Après quoi il continue : *Hoc iugiter, Deus firmavit eam in aeternum, non tanquam certa predictio suam debet, sed ex sola spe dictum, aut tanquam votum.*

Ainsi selon cet auteur, ce que le prophète dit est

termes si forts et si précis, est une fausse prédiction, si c'est une prédiction : ou une vaine espérance, si c'est simplement une espérance.

Mais quelles promesses ne rendra-t-on pas vaines ; si celle-ci l'est ? L'Église en a-t-elle de plus claires ? Et n'est-ce pas sur celles qui sont faites à Jérusalem, que celles de l'Église sont fondées ?

Comprend-t-on le tort qu'on fait aux Écritures, en les interprétant ainsi ? Que sont les prophètes, s'ils parlent par un esprit humain ? Sur quoi s'appuiera-t-on, s'il faut se défier de leurs paroles ? Et comment soutiendront-ils notre espérance, si la leur est vaine ?

Mais Jérusalem a été prise plus d'une fois. Qui en doute ? Elle a même été brûlée et rasée sous Nabuchodonosor et sous Tite. Mais les promesses éternelles sont-elles faites à des murailles ? Est-ce Jérusalem terrestre qui en est l'objet ? Est-ce par rapport aux figures, et non par rapport à ce qui en est la vérité, qu'il faut entendre les prophètes ? La prédiction du Messie, jointe à celle de Salomon, dépend-elle de Salomon ? La prédiction du règne éternel de Jésus-Christ, jointe à celle du règne des descendants de David, dépend-elle de ses descendants ?

N'est-ce pas pour rendre l'Église évidente, et pour empêcher qu'on ne la confonde avec Jérusalem terrestre, que celle-ci est détruite ? L'objet des promesses est-il péri, parce qu'elles ne sont plus équivoques ? Et n'est-ce pas une conviction qu'on les a mal entendues, quand on les applique à une ville ou ruinée, ou indifférente à la religion, pendant qu'elles sont exactement vraies par rapport à l'Église ?

Il en est ainsi de plusieurs autres caractères que l'Écriture donne à Jérusalem. Elle est l'objet des vœux et des desirs les plus ardents des prophètes, et la matière de leurs plus magnifiques éloges. Elle est la cité de Dieu, la cité du grand Roi, la cité du juste (Ps. LXXXVI, 2). Elle est bien bâtie, invincible, éternelle (Ps. XLVII, 2, 5). Elle est le suprême tribunal de la vérité et de la justice (Is. I, 26). Dieu même en est le fondateur, et l'architecte (Ps. CXXI).

Il l'a choisie pour y fixer sa résidence à jamais, et pour y mettre sa complaisance et sa joie (Ps. CXXXI). Il y fera toujours régner l'abondance et la paix. C'est un rare bonheur, c'est un grand privilège que d'y faire son séjour (Ps. XIV, 1) ; c'est une récompense attachée à la vertu (Ps. XXIII, 3) ; c'est une gloire réservée à ceux que Dieu en juge dignes.

On sent bien que tous ces traits sont trop augustes pour la Jérusalem terrestre. Cependant, comme ils sont répandus presque dans toutes les écritures, et que l'on pourrait peut-être s'y tromper, j'ajouterai ici quelques observations qui aideront à en faire le discernement.

1. L'abondance, la paix, les murs de Jérusalem, ses victoires, ses tribunaux, le privilège d'y faire sa demeure, dans le sens propre et simple, ne sont rien de plus, et les plus injustes y peuvent avoir autant de part que les plus saints ; et par conséquent tous

ces avantages n'ont rien qui soit digne de Dieu, ni des sentiments si vifs, si tendres, si passionnés qu'il inspire à ses prophètes.

2. Plusieurs des avantages qu'on relève comme particuliers à Jérusalem, lui sont communs avec beaucoup d'autres villes. Elle est bien bâtie et bien fortifiée ; elle est dans la splendeur et la gloire ; elle triomphe de tous ses ennemis ; elle est le siège des tribunaux ; elle est la résidence du prince, et la capitale de ses états. Tout cela convient à Babylone et à Ninive, et même avec plus d'éclat.

3. Jérusalem et le temple ne sont plus depuis seize siècles. Cependant les prophètes, et surtout David dans plusieurs psaumes, demandent qu'ils subsistent toujours. Si l'un ou l'autre sont l'unique objet de leurs prières, nous les répétons inutilement. Nous résistons même à l'esprit de Dieu, en faisant des vœux pour la durée, ou pour le rétablissement d'une ville et d'un temple qu'il a fait réduire en cendre par ses armées, qu'il était nécessaire que Jérusalem et le temple fussent détruits, pour faire place à l'Évangile (Math., XXI, 7) ; pour servir de preuve à l'accomplissement de la loi et de ses figures ; et pour convaincre les Juifs incrédules que le Messie attendu était arrivé.

4. Tout ce que les prophètes regardent comme faisant la gloire de Jérusalem, a tourné à sa honte, selon la vérité et l'événement. Le suprême tribunal qui y était placé, a rejeté et condamné manuellement le Messie. Le véritable David, et à qui le trône appartenait, a été mis en croix à la vue de sa capitale et par ses propres sujets. La paix que l'unique réconciliateur offrait à cette ville ingrate, lui a paru moins désirable que sa malédiction, et le temple a été le lieu de la ville la plus profane (Luc, XIX, 42 ; voyez Joseph).

5. C'est une règle sûre, que les prières des prophètes doivent être regardées comme des prédications infailibles, et comme des promesses, quand elles sont absolues et indépendantes d'aucunes conditions, parce que ces prières sont le mouvement même de l'esprit de Dieu qui est en eux ; et que ce mouvement gratuit et volontaire est la cause des biens mêmes qui sont désirés. Pour connaître donc si c'est de Jérusalem terrestre que parlent les prophètes, voyons si leurs prières si ardentes et si animées ont été accomplies par rapport à elle. Jérusalem est-elle en paix ? Subsiste-t-elle ? Y découvre-t-on les vestiges de son temple ? N'est-ce pas dans son sein que les mères ont été réduites par la famine à manger leurs enfants ? Y a-t-il des hommes plus agités et moins tranquilles que les Juifs, tous passionnés pour Jérusalem ? Quel effet ont donc en toutes les prières des prophètes, et celles-ci en particulier : *Que la paix environne les murs ; que la tranquillité soit dans tes maisons ; que ceux qui t'aiment soient dans la paix* (Ps. CXXI, 7, 6).

6. L'Esprit qui anime l'Église chrétienne, lui donne pour prière celle de David. Elle n'est donc pas encore accomplie parfaitement. Elle n'aurait donc

entièrement son effet, que lorsque les psaumes ne seront plus la prière de l'Église chrétienne. Elle a donc un objet toujours subsistant, et par conséquent un autre sens que celui qui se présente le premier ; et il nous est aussi peu permis d'en douter que de douter, ou que l'Église prie en vain, ou que l'esprit qui la conduit lui donne pour prière une ancienne formule qui n'a plus de sens.

7. Il est de foi que les saints patriarches et les saints prophètes, avant et après la loi, se regardaient comme étrangers et comme voyageurs en cette vie ; qu'ils tendaient par leurs desirs vers le ciel comme vers leur patrie, et qu'ils ne donnaient le nom de cité et de ville permanente qu'à celle dont Dieu est lui-même le fondateur et l'architecte. *Ils confessaient qu'ils étaient étrangers et voyageurs sur la terre. Car ceux qui parlent de la sorte font bien voir qu'ils cherchent leur patrie. Que s'ils avaient eu dans l'esprit celle dont ils étaient sortis, ils avaient assez de temps pour y retourner ; mais ils en désiraient une meilleure, qui est la patrie céleste. Aussi Dieu ne rougit point d'être appelé leur Dieu, parce qu'il leur a préparé une cité* (Hebr., XI, 15). Il n'y a donc rien de plus conforme à l'esprit et aux dispositions intérieures des prophètes, que d'appeler le ciel comme ils l'appellent, et de lui donner le nom de cité, comme ils le lui donnent.

8. Depuis le choix de Jérusalem pour être le lieu fixe du temple et du culte public, elle devint la figure de la cité céleste. Les prophètes la regardèrent sous cette idée, quand ils s'intéressèrent à ses promesses et à ses biens. Et les apôtres, qui sont leurs interprètes, nous ont appris à donner comme eux le nom de Sion et de Jérusalem à l'Église du ciel, et à regarder par conséquent la Jérusalem visible comme figure de l'autre. *La Jérusalem d'en haut est vraiment libre ; et c'est elle qui est notre mère*, dit saint Paul (Gal. IV, 26). Et ailleurs (Hebr. XII, 22) : *Vous vous êtes approchés de la montagne de Sion, de la ville du Dieu vivant, de la Jérusalem céleste.*

Il est donc manifeste que c'est travailler à obscurcir l'Écriture que de la borner à la Jérusalem terrestre, lorsqu'il est visible qu'elle parle de celle du ciel, et de se contenter d'un sens qu'on appelle littéral, quoique la lettre même le démente, et dont le Juif, tout charnel qu'il est, ne peut se satisfaire. Car il sent bien que la plupart des caractères que l'Écriture donne à Jérusalem sont trop grands pour une ville bâtie par les hommes, et que son véritable objet est le ciel.

RÈGLE IV.

Il y a des endroits dont le sens prophétique est seul immédiat et le littéral.

On a déjà remarqué qu'il y a des endroits dans l'Écriture, et surtout dans les prophètes, qui ne sont point susceptibles d'un sens historique. Pour lorsqu'ils veulent leur en donner un, c'est ignorer ce que c'est qu'un sens immédiat, et aller directement contre les

S. S. XXVII.

règles qui servent à découvrir le sens des Écritures, et surtout contre les deux règles précédentes.

Le sens qu'on appelle immédiat doit être perpétuel et suivi. Il ne faut pas le prendre en certains points et l'abandonner dans beaucoup d'autres. Il ne faut pas le croire possible quand il est interrompu par des obstacles qu'on ne saurait surmonter ; et il ne faut pas le donner comme fondé dans la lettre lorsque c'est la lettre même qui le combat.

Le sens immédiat ne diffère de celui dont il est le voile que par la grandeur et la majesté. Il est moins profond, mais il est vrai. Il ne remplit pas toute l'énergie du texte, mais il n'y est pas opposé. Il conduit à une prophétie plus auguste, mais il n'y est pas un obstacle. Il prépare à l'intelligence des mystères, au lieu d'en détourner l'esprit ou de l'aveugler.

En consultant ces règles on reconnaît d'abord que Salomon et son alliance avec la fille du roi d'Égypte ne peuvent être l'objet immédiat du psaume XLIV ni du Cantique des cantiques, et qu'il n'y faut voir que Jésus-Christ et son Église.

1° Comment ce prince est-il Dieu ? *Voire trône ô Dieu, subsiste dans tous les siècles et dans toute l'éternité ; le sceptre de votre empire est le sceptre de la justice* (Ps. XLIV, 6). Et comment peut-on affaiblir cette expression, après que saint Paul s'en est servi dans l'Épître aux Hébreux, pour prouver que Jésus-Christ est Dieu, et que tous les anges, qui sont ses ministres, doivent l'adorer ? (Hebr. I, 8.)

2° Celui dont parle le psaume est un prince armé contre ses ennemis, à qui le prophète donne une épée, un arc, des flèches (Ps. XLIV, 4, 5, 7) ; et qui fait lui seul la conquête de son empire. Qui peut reconnaître Salomon à ces marques, lui dont il est écrit que tout le temps de son règne se passera dans la paix, et qui n'a rien acquis par l'épée ? *Vous aurez un fils dont la vie sera tout à fait tranquille ; car je le maintiendrai en paix, sans qu'il soit inquiété par aucun des ennemis qui vous environnent. C'est pour cette raison qu'il sera appelé pacifique. Je le ferai vivre en repos, et lui donnerai la paix durant tout son règne* (I Paral. XXII, 9).

3° Le conquérant dont parle le prophète soumettra tout l'univers à ses enfants : *Vos enfants seront à la place de vos pères ; vous les établirez princes sur toute la terre* (Ps. XLIV, 18) ; et Salomon, à qui les continuelles victoires de David avaient formé un grand état, non seulement n'établit pas ses enfants sur des royaumes étrangers, mais mérita par son ingratitude que le seul de ses fils, qui régna après lui, de douze parts n'en reuint qu'uno, et encore par une grâce accordée à la mémoire de David : *Je déchirerai et diviserai votre royaume, dit le Seigneur à Salomon, et je le donnerai à l'un de vos serviteurs. Je ne lui ôterai pas néanmoins le royaume tout entier ; mais j'en donnerai une tribu à votre fils, à cause de David, mon serviteur* (III Reg. XI, 11 et 13).

4° Le prince qui doit régner, ne fera sentir son autorité que par sa clémence et sa bonté (Ps. XLIV,

(Deur.)

6, 8, 9). Son sceptre sera celui de la justice même; et ce sera obéir à l'équité même que de lui obéir. Le peuple qui a porté le joug de Salomon nous apprendra si c'est ainsi qu'il a régné. *Votre père, dit-il à son fils et son successeur, nous avait chargés d'un joug très-dur. Diminuez donc maintenant quelque chose de l'extrême dureté du gouvernement de votre père, et décelez joug très-pesant qu'il avait imposé sur nous* (III Reg. XII, 4). Et l'on ne peut accuser ces plaintes de n'être pas fondées puisque le prince même à qui elles sont portées, en reconnaît la vérité: *Mon père vous a imposé un joug pesant... mon père vous a châtiés avec des verges* (Ibid., 14).

Il est aisé de prouver, par les mêmes règles, que David ne peut être le sujet immédiat du psaume XXI. Il n'a jamais été livré à ses ennemis, comme il est dit de celui qui est marqué dans le psaume. On ne l'a jamais attaché à la croix, en lui perçant les pieds et les mains. Toute métaphore ici est froide et insupportable. On ne lui a jamais ôté ses habits pour en faire un partage à ses yeux. On n'a pas jeté au sort sa robe, parce qu'elle ne pouvait être partagée sans que les morceaux devinssent inutiles. Il est clair que celui qui parle dans le psaume expire sur la croix (Ps. XXI, 16, 8 et 9); et que ses ennemis n'ont point une plus forte preuve contre lui que de voir que Dieu ne le délivre point de leurs mains. D'un autre côté, il n'est pas moins évident que celui qui n'est pas délivré de la mort est plein de vie avant la fin du psaume, et qu'il est par conséquent ressuscité. Ni David ni aucun homme qui ne sera pas élevé jusqu'à la divinité (Ib., 27 et 30), ne peut insinuer tout le monde à un sacrifice qui suffise également aux pauvres et aux riches, qui donne à tous une vie intérieure et spirituelle, et dont l'effet soit de les rendre immortels. Il est impossible, sans renoncer à la raison, d'entendre d'un autre que de Jésus-Christ sa prédiction claire et réitérée de la conversion de tous les peuples au vrai Dieu (Ib., 29, 30, 31). Enfin l'on ne peut, avec la moindre vraisemblance, entendre ni de David, ni d'aucun autre que de Jésus-Christ ce qui est dit d'un peuple nouveau, dont il sera le père, qui n'aura d'autre soin que celui de plaire à Dieu, et qui ne désirera que sa justice. Il est donc évident qu'on ferait d'inutiles efforts et qu'on résisterait au Saint-Esprit, si l'on cherchait ici un autre sens que le prophétique.

REGLE V.

Les promesses qui n'ont pour objet qu'une félicité temporelle, ne doivent être regardées que comme des images des biens spirituels.

L'Écriture n'est point opposée à elle-même. Elle ne l'ose point en un lieu ce qu'elle méprise dans un autre. Elle ne regarde pas comme une félicité digne des justes ce qu'elle avoue en plusieurs endroits leur être refusé, au lieu qu'il est très-souvent accordé aux injustes. Elle ne flatte aucune passion; elle veut les guérir toutes. Elle est toujours ennemie de l'avarice,

de l'ambition, de la vengeance, de la mollesse et du luxe. On doit donc être persuadé que toutes les promesses qui n'ont pour objet qu'une félicité temporelle, que toutes les expressions capables d'inspirer l'amour de l'argent ou des délices, que tous les récits circonstanciés d'une magnificence purement humaine, ne sont dans l'Écriture que comme des images de biens plus solides et plus réels, que comme des figures du règne spirituel de Jésus-Christ et de la gloire future des justes; et que c'est devenir juif que de condamner les sens plus sublimes et plus élevés que des hommes éclairés donnent à des choses qui seraient inutiles, et même dangereuses, si l'on s'arrêtait à la surface.

D'ailleurs, comme ces promesses sont générales, elles doivent s'accomplir dans tous les temps et par rapport à tous les justes. Il faudra donc que tous ceux qui ont de la vertu ne manquent jamais d'aucun bien nécessaire à la vie, qu'ils ne souffrent jamais ni la faim ni la soif, qu'ils soient dans l'abondance et dans la gloire, et que tôt ou tard ils soient supérieurs à tous leurs ennemis. Que deviendront alors tant de justes de l'ancienne loi, dont il est parlé dans l'Épître aux Hébreux, qui ont manqué de tout, et qui ont été éprouvés par toutes sortes de maux? (Hebr. XI, 36, 37 et 38.) Que deviendront tant de martyrs que la faim ou la misère ont fait mourir dans les prisons ou dans les mines, pendant que leurs persécuteurs jouissaient d'une vie douce et tranquille? et que répondrons-nous à saint Paul, qui parle ainsi en son nom et en celui des apôtres: *Jusqu'à cette heure nous souffrons la faim et la soif, la nudité et les mauvais traitements; nous n'avons point de demeure stable... nous sommes devenus comme les ordures du monde* (I Cor. IV, 11).

Plus nous prendrons de telles promesses à la lettre, plus nous serons scandalisés de les voir presque, toujours sans effet à l'égard des plus grands serviteurs de Dieu, presque toujours accomplies dans les plus impies, et directement opposées à la doctrine de l'Évangile.

Par exemple, le psaume CXXVI déclare que, *les enfants sont l'héritage du Seigneur, et la fécondité une récompense des justes; que les enfants nés dans la jeunesse, sont comme des fleches dans la main d'un homme plein de force; qu'un père est heureux de remplir sa maison de tels enfants; et qu'ils ne seront jamais couverts de confusion, quand ils parleront avec leurs ennemis devant les juges* (Ps. CXXVI, 5, 4, 5). L'expérience est contraire à tous ces chefs; et ce serait abuser indignement des Écritures que de prétendre qu'afin qu'elles disent vrai, il suffit qu'elles ne trompent pas toujours, quoiqu'il arrive ordinairement qu'elles trompent.

Si tous les justes sont pères, et si c'est une preuve de leur justice et on solide bonheur qu'une nombreuse famille, que devient la promesse que Dieu fait dans Isaïe, et Jésus-Christ lui-même dans l'Évangile, à ceux qui embrassent la continence? (Isaïe, LVI, 4 et

5; Matth. XIX, 12.) Quelle consolation aurait eue le saint homme Job, lorsqu'un seul accident lui enleva sept fils et trois filles? Et comment le sage nous assurerait-il que quand on serait le père de cent enfants, et qu'un vivrait deux mille ans, on pourrait ignorer la distance de la vertu et du vice, et être plus malheureux qu'un enfant qui n'a jamais vu le jour, et qui a été étouffé dans le sein de sa mère? (Ecclesi. VI, v. 3, 4, 5, 6.)

Le psaume CXXVII nous fournit une preuve encore plus sensible de la nécessité de ne pas borner les promesses de l'Écriture à des biens temporels. *Heureux, dit le prophète, quoiconque craint le Seigneur, et marche dans ses voies. Vous serez certainement nourri du travail de vos mains; vous êtes heureux, et en possession du bien. J'avoue que ma surprise est grande, en voyant le bonheur de la crainte de Dieu et de l'exacte obéissance à ses volontés réduit à si peu de chose. C'est le bonheur d'un artisan qui fournit à la dépense de chaque jour, mais qui ne réserve rien. Peu de gens seront touchés d'une telle fortune. Un peu plus de bien et moins de travail paraîtraient plus dignes d'envie.*

Votre épouse, continue le prophète, est comme une vigne fertile, appuyée sur le mur de votre maison (Ibid., 5). Le prophète n'a-t-il point d'autre louange à donner à l'épouse du juste que la santé et la fécondité? Sa piété, sa modestie, son assiduité au travail, son économie, et tant de qualités estimables que le sage donne à la femme forte, ne méritaient-elles pas d'être rapportées? (Prov. XXXI, 10 et seqq.)

Le prophète ajoute: *Vos enfants, comme de nouveaux plants d'oliviers, environnent votre table* (Ps. CXXVII, 4). Tout le mérite des enfants d'un père plein de religion consiste-t-il dans leur belle taille et dans la manière dont ils assigent sa table? N'aurait-on eu que cela à dire du jeune Tobie? Les enfants des impies sont-ils moins adroits, de moins bonne mine, moins propres aux exercices du corps que ceux des justes? Et les femmes sans religion sont-elles stériles? Je ne vois donc rien ici qui ne soit commun à l'homme sans religion et à l'homme de bien; et à de telles marques je reconnais aussi peu la vertu que le vice.

Voilà certainement comme sera béni l'homme qui craint le Seigneur (Ib., 5). Si c'est ainsi que la piété est récompensée, elle est donc fautive dans tous les pauvres, dans toutes les vierges, dans tous les malades, dans tous les pères qui meurent sans enfants, dans tous ceux dont les femmes sont ou stériles ou peu fécondes, dans tous ceux qui meurent jeunes, dans tous ceux qui souffrent pour la justice, et qui perdent pour elle ou les biens ou la liberté. Et au contraire nous ne pouvons douter que tous ceux qui ont du pain, une femme et des enfants, ne soient vertueux, quoique le plus grand nombre ne connaisse pas Dieu, et vive sans le craindre et sans lui obéir.

Qu'on laisse subsister une telle interprétation, le respect pour l'Écriture et pour les psaumes en par-

ticulier, qui sont la prière de l'église, s'affaiblirait nécessairement, et dégènerait enfin en un secret dégoût.

Plus les personnes qui les lisent ont de détachement des biens temporels, moins elles sont touchées de promesses et de bénédictions qui les intéressent peu, ou qui elles regardent même comme des tentations à leur faiblesse. Plus elles aiment la virginité, la continence, la pauvreté, moins elles sont éblouées des louanges que le prophète semble donner à un état moins parfait.

Il faut qu'elles fassent effort pour s'élever au-dessus de ses expressions et des sentiments dont elles donnent l'idée; et elles abandonnent enfin une lecture qui leur paraît moins propre à nourrir leur piété que certains livres spirituels, mêlés souvent de beaucoup d'étrangers et toujours très-différents des divines Écritures, dont toutes les paroles sont inspirées.

Ceux qui n'ont pas la liberté de se dispenser d'une telle lecture, ni de faire choix des psaumes qui les édifient le plus, allégorisent comme ils peuvent certains endroits, et se rendent peu attentifs aux autres; mais la plupart demeurent persuadés que le sens qui paraît littéral est celui du prophète, quoiqu'il soit visiblement faux en plusieurs occasions. Et malgré eux il s'établit un préjugé dans leur esprit contre l'exacte vérité des Écritures, et contre la pleine confiance qu'on doit prendre aux promesses dont elles sont remplies.

L'Écriture elle-même nous conduit aux interprétations spirituelles, en mêlant à dessein des promesses d'une justice et d'une sainteté parfaite à celles qui paraissent ne favoriser que les sens. Car il est visible que la justice et la grâce peuvent être figurées par des biens temporels; mais qu'elles ne peuvent jamais être les figures des biens qui leur sont inférieurs. *Jours donnerai de l'or ou lieu d'airain, dit le Seigneur dans Isaïe (LX, 17), de l'argent au lieu de fer, de l'airain au lieu de bois, et du fer au lieu de pierres* (Ibid., 18). *Je ferai que la paix régnera sur vous, et que la justice vous gouvernera. On n'entendra plus parler de violence dans votre territoire... tout votre peuple sera un peuple de justes* (Ibid., 21).

Ces endroits de l'Écriture sont l'interprétation de tous les autres, où les biens futurs sont annoncés sous d'autres noms et sous d'autres images, parce qu'ils joignent ce qui est ailleurs divisé, et qu'ils comprennent en même temps les biens qui ne sont promis que comme figures, et les biens qui sont promis comme figurés, parce qu'ils sont les seuls véritables.

Comme cette règle est d'une grande étendue, et que l'usage en est absolument nécessaire pour bien entendre la plupart des livres de l'Écriture, et surtout les prophètes et les psaumes, il est à propos de la réduire à certains principes, qui la fixent et qui en facilitent l'application.

1^{er} principe. Le sens de l'Écriture ne peut être faux; et il est certain qu'on ne l'entend pas quand on lui fait dire ce qui n'est pas vrai.

2^e principe. La vérité des promesses est plus intéressante qu'aucune autre; et par conséquent c'est dans les promesses que la vérité des Écritures est plus exacte.

3^e principe. Les promesses faites à la piété, non seulement comme des récompenses, mais comme lui devant servir de preuves et de témoignages, ne peuvent être trop rigoureusement entendues, parce que c'est sur elles que l'homme de bien se fonde, et que c'est par rapport à elles qu'il doit examiner si sa vertu est sincère.

4^e principe. Les Écritures ont toutes le même but et la même fin. On ne peut opposer les unes aux autres, parce qu'elles sont inspirées par le même Esprit. Et c'est une preuve qu'on les entend mal, quand on les fait tomber en contradiction.

5^e principe. Dans tous les temps la véritable piété a été inséparable de l'amour de Dieu. Sa perfection a dépendu de la perfection de cet amour; et tout ce qui a été contraire à la pureté de cet amour a été contraire à la pureté de la religion et de la vertu.

6^e principe. L'Écriture dans son tout ne commande que la charité et ne défend que la cupidité. Elle est donc incapable de substituer l'objet de la cupidité à celui de la charité; et beaucoup moins de donner le premier pour fin de l'autre.

7^e principe. Ce n'est point sortir du sens littéral que de suivre le sens que le Saint-Esprit a en vue. Il n'y a même que ce sens qui soit littéral, si ce sens est unique.

8^e principe. Le sens littéral est unique lorsqu'on ne peut conserver la vérité dans aucun autre.

9^e principe. Ce n'est pas une règle sûre que de se contenter du sens qui frappe d'abord, surtout dans les prophètes, parce que les prophètes parlent avec obscurité, et qu'ils en avertissent très souvent.

10^e principe. L'obscurité des prophètes est plus grande et plus affectée quand ils parlent des mystères de Jésus-Christ et de sa grâce, et des promesses des biens évangéliques, parce que c'étaient ceux que le corps du peuple juif désirait le moins, et dont il était par conséquent plus indigne.

11^e principe. Afin que le peuple juif s'attachât aux prophéties et principalement aux psaumes, qui étaient dans la bouche de tout le monde, il était nécessaire qu'il crût qu'il en était le sujet ordinaire; qu'il y vit partout Jérusalem et le temple, qu'il y trouvât partout des promesses conformes en apparence à ses désirs.

12^e principe. Ce serait ne tenir aux Écritures, que comme y tenait la Synagogue, si l'on n'y voyait que ce qu'elle y voyait. Plus elle se contentait de ce qui flattait les sens, moins on doit s'y arrêter. Autrement on se tromperait dans ce que les Écritures ont de plus grand et de plus sérieux, comme elle s'y est trompée.

RÈGLE VI.

Lorsqu'il y a dans l'Écriture des choses qui par le simple récit ne conviennent pas à notre faible raison,

ou à l'idée que nous avons des personnes qui les ont faites, c'est une marque qu'elles cachent quelque mystère.

Lorsqu'il y a dans l'Écriture des choses qui par le simple récit ne conviennent pas à notre faible raison, ou à l'idée que nous avons des personnes qui les ont faites, c'est une règle sûre qu'il y a sous l'écorce extérieure quelque mystère qu'il faut tâcher d'approfondir, ou du moins qu'il faut respecter, si l'on n'est pas assez heureux pour en découvrir le sens.

EXEMPLES. — 1^o Abraham chasse de sa maison Agar et Ismaël.

Nous sommes touchés de voir Agar et Ismaël, son fils, chassés de la maison d'Abraham; et nous sommes choqués du peu de provisions qu'un homme aussi riche et aussi charitable que ce patriarche, donne à une mère exilée et à un fils déshérité, qu'il envoie périr de misère et de soif dans une solitude. Rien n'est plus étonnant que toutes ces circonstances. Pourquoi se hâter dès le matin de faire une action dont le simple projet l'avait affligé? Pourquoi se charger de ce qui paraissait odieux dans cette conduite, et n'en pas laisser le soin à Sara? Pourquoi donner si peu de chose à une mère et à un fils, qui était aussi le sien? Pourquoi mettre sur les épaules d'une mère si affligée une charge que la moindre bête, parmi tant d'autres qu'avait Abraham, aurait pu porter? Pourquoi l'envoyer sans guide sans dessein, sans consolation?

Tout cela est si visiblement contraire à l'humanité et à la justice d'Abraham, qu'on ne peut s'empêcher d'en être blessé, si l'on ne va au delà du récit, en apparence fort simple, qu'en fait l'Écriture.

Mais après que saint Paul a tiré le rideau qui en couvrait le mystère, on voit dans la diligence d'Abraham la sage précaution des apôtres de ne pas laisser de faux frères et des blasphémateurs avec des fidèles pleins de reconnaissance et d'amour pour Jésus-Christ. On voit dans la sévérité de ce patriarche celle de Dieu même, qui chasse de sa maison la Synagogue orgueilleuse avec ses enfants. La charge mise sur les épaules d'Agar marque son attachement insensé et infructueux à des observances légales qui la courbent vers la terre.

Le pain et l'eau donnés en si petite quantité sont une preuve qu'elle a quitté une maison abondante, et qu'elle est condamnée à mourir de faim et de soif, pour n'avoir point reçu celui qui est le pain de vie et la source éternelle d'une eau qui désaltère pour toujours. Elle et son fils, marchant dans le désert, sans guide, sans route, sans dessein, et s'y fatiguant inutilement, nous apprennent qu'en renouçant à l'évangile elle a perdu la lumière, la sagesse, l'espérance et le fruit de tous ses travaux. Rien n'est plus misérable que le Juif, ni plus désolé que la Judée. Le temple, le sacerdoce, Jérusalem, la royauté, le pays même, tout leur a été ôté.

Agar et Ismaël errent depuis longtemps autour d'une fontaine sans la voir. Jésus-Christ se montre aux Juifs dans toutes les Écritures; l'éclat de sa voix brille de toutes parts; ils sont au milieu de son empire, et leurs ténèbres le leur cachent encore. Ils sont par terre l'un et l'autre, de deux différents côtés, près de cette source, et meurent de soif. Il faut que Dieu envoie un ange, qui ouvre miraculeusement les yeux à Agar, pour lui faire apercevoir une fontaine si visible et si nécessaire. Dès qu'elle la voit, elle y désaltère son fils; et comme si c'était avoir tout trouvé, que d'avoir trouvé cette eau salutaire, l'Écriture ajoute aussitôt qu'Ismaël devint un homme fort, grand et adroit; qu'il s'établit avec puissance et avec gloire, et qu'il devint père de plusieurs princes.

Si quelqu'une de ces circonstances avait manqué, la figure aurait obscurci la vérité, au lieu d'en être l'image. Il fallait qu'Abraham se conduisit d'une manière en apparence inhumaine, pour se conduire d'une manière éclairée et prophétique. Il fallait que dans le récit Moïse n'omit rien de ce qui était essentiel au mystère, quoiqu'il fût injurieux à Abraham. L'esprit humain ne serait pas descendu dans un détail si peu important, selon la raison. Il en aurait dit trop ou trop peu; et l'on doit reconnaître ici qu'une main supérieure conduisait celle de Moïse; et qu'une sagesse infinie, à qui tout est présent, marquait les plus grands événements futurs, sous les plus faibles circonstances d'une histoire passée.

2^o Mariage d'Abraham avec Céthura. Sa conduite à l'égard des enfants qu'il a de cette femme.

Le mariage d'Abraham avec Céthura nous surprend. Sa conduite à l'égard de tous les enfants qu'il a de cette femme libre et unique, et qu'il fait sortir de sa maison, en les obligeant de se contenter de quelques présents, nous étonne. Il y a donc certainement sous ces dehors, peu respectables en apparence, quelque riche fonds qu'il faut creuser.

Pourquoi Abraham, si chaste et si saint, *in illa jam aetate et in illa fidei sanctitate*, dit saint Augustin, met-il à la place de Sara, dont la vertu avait été si grande, et dont la mémoire devait lui être si précieuse, une femme dont l'Écriture ne nous fait connaître que le nom et la fécondité.

Pourquoi lui, qui s'était regardé, il y avait quarante ans, comme un homme demi-mort, et qui avait eu besoin d'une grande foi pour croire qu'un miracle lui donnerait un fils, épouse-t-il une femme, sans se souvenir de sa vieillesse.

Pourquoi sachant que le Sauveur du monde ne naîtrait que d'Isaac, cherche-t-il dans un nouveau mariage une bénédiction qu'il ne lui était pas permis d'espérer par cette voie, l'ayant déjà par une autre.

Pourquoi, ayant défendu avec tant de sévérité qu'on prit pour Isaac une femme ailleurs que dans la maison de son père, néglige-t-il pour lui-même une précaution qui lui avait paru si religieuse et si importante?

Pourquoi l'Écriture ne nous apprend t-elle pas la

qualité et le pays de Céthura, et nous laisse-t-elle ignorer si elle était libre ou esclave, tirée du peuple que Dieu voulait exterminer, ou prise d'une nation moins odieuse et moins criminelle? Cette circonstance essentielle à Agar et à Sara est elle ici indifférente?

Pourquoi Abraham, qui avait eu tant de peine à bannir de sa maison Agar et Ismaël, quoique la mère fût orgueilleuse, et son fils scandaleux, se hâte-t-il d'en faire sortir tous les enfants nés de Céthura, dont l'Écriture ne fait aucune plainte?

Pourquoi les enfants de Céthura, chassés de la maison comme étrangers et déshérités, sont-ils facilement établis, et deviennent-ils autant de chefs de nations puissantes et nombreuses au lieu qu'Isaac, qui paraît être l'héritier, et solidement établi, même, longtemps une vie errante et passe vingt années dans la stérilité, Rébecca, si miraculeusement choisie, n'étant pas féconde et ne pouvant le devenir que par un prodige?

Enfin pourquoi l'Écriture regarde-t-elle comme héritier Isaac, qui n'a que des troupeaux et des meubles, sans maison et sans terres qui fussent à lui, puisque ses frères, nés de Céthura, avaient en des présents, c'est-à-dire des troupeaux et des meubles, aussi bien que lui; et qu'ils avaient eu plus d'industrie que lui à les convertir en des établissements solides, par des alliances ou par des conquêtes?

Quiconque s'appliquera à répondre à toutes ces questions sentira que dans une chose en apparence peu proportionnée à la juste idée que nous devons avoir de la vertu d'Abraham, il y a des profondeurs qu'il faut rêver, si on ne peut les sonder. Mais puisque les choses qui paraissent humiliantes dans les hommes divins sont presque toujours mystérieuses, il est utile de les approfondir, pour les entendre. Car la surface en cache le fond; et ce que les sens y découvrent est très-éloigné de ce que la foi y respecte.

Saint Paul a déjà dissipé tous les injustes soupçons qu'on pourrait avoir d'Abraham, sur ce qui regarde Sara et Agar, en nous faisant envisager dans ces deux femmes les deux alliances, dont l'une ne produit que des esclaves et l'autre donne des enfants qui aiment et sont aimés; qui naissent en vertu de la promesse, et non, comme Ismaël, par les causes naturelles. Ces deux alliances embellissent et divinisent des choses en apparence très-basses et même très-choquantes, et confirment la règle de saint Augustin : *Venturo Christo etiam filiorum propagatione serviebant... etiam vita conjugalis prophetica fuit* (Lib. de Virgin., c. 1).

Mais s'il n'y avait point de milieu entre Agar et Sara, entre Ismaël et Isaac, on aurait pu conclure que tous ceux qui naissent de l'Église chrétienne, figurée par Sara, sont infailiblement sauvés et parviennent tous également à l'héritage éternel, comme Isaac. Pour prévenir cette erreur des anciens disciples de Simon le Magicien et des protestants d'aujourd'hui, Dieu nous montre, outre les esclaves